

THÉÂTRE DE
L'AQUARIUM
LA CARTOUCHERIE

L'ABSENCE DE GUERRE

de David Hare //
mise en scène Aurélie Van Den Daele

PARIS 12^e

8 janv. → 3 fév. 2019

Tél. 01 43 74 99 61
theatredelaquarium.com

REVUE DE PRESSE REVUE DE PRESSE REVUE DE PRESSE



L'ABSENCE DE GUERRE

CRÉATION
MAISON

de **David Hare**

traduction **Dominique Hollier**

mise en scène par **Aurélien Van Den Daele**

avec

Émilie Cazenave,

Grégory Corre,

Julien Dubuc (cadreur plateau)

Grégoire Fernandes

Julie Le Lagadec

Alexandre Le Nours

Sidney Ali Mehelleb

Marie Quiquempois

Victor Veyron

8 janvier → 3 février 2019

PRESSE

Catherine Guizard

pour le Théâtre de l'Aquarium

→ lastrada.cguizard@gmail.com

01 48 40 97 88 & 06 60 43 21 13

production → DEUG DOEN GROUP. Coproduction Théâtre de l'Aquarium, Théâtre les Îlets-CDN de Montluçon, Faïencerie de Creil, Ferme de Bel Ebat-Théâtre de Guyancourt, Fontenay-en-Scènes. Avec le soutien d'Arcadi Île-de-France, de la SPEDIDAM, de l'ADAMI et l'aide à la résidence de la Mairie de Paris. L'auteur est représenté par Renaud & Richardson pour les pays francophones, en accord avec Casarotto Ramsay and Associates London.

FLORILÈGE DE PRESSE

La metteuse en scène Aurélie Van Den Daele n'a pas froid aux yeux, elle signe une mise en scène « coup de poing » spectaculaire !

Le Monde

C'est toute la question d'une conception de la politique et de son articulation avec les véritables aspirations populaires qui est posée. Dans un effet d'écho vibrant dans le monde contemporain.

l'Humanité

Les neuf acteurs excellent dans le jeu en direct comme devant la caméra de Julien Dubuc.

Théâtre du blog

Une œuvre puissante où la beauté parfois est si violente que nous souhaiterions sidérés d'émerveillement pouvoir fixer l'instant. (...) Nous aurons vu peut-être la meilleure pièce de l'année.

Toute la culture

Le procès des candidatures qui sont le fruit de stratégies de communication : une actualité brûlante.

Holybuzz

Plus qu'une pièce, une performance artistique qui nous dévoile l'envers du décor, donne à voir l'inconnu, l'inmontrable : les relations humaines qui n'osent se donner de face.

Fille de paname

La façon de bousculer le jeu de l'acteur grâce à un théâtre des formes immersives apporte une intensité palpable à l'intrigue.

Artistikrezo

Une mise en scène audacieuse et rock'n'roll.

Le Figaro

L'absence de guerre interroge par les mots la citoyenneté occidentale contemporaine, la mise en scène d'Aurélie Van Den Daele interroge le regard du spectateur et la théâtralité de la fiction.

etat-critique.com

Une campagne électorale filmée comme un cauchemar. Au-delà du thriller politique que constitue la pièce de David HARE, « Absence de guerre », ce qui frappe dans la mise en scène d'Aurélie Van Den Daele, c'est cette course poursuite incessante entre l'image et le réel, jusqu'au rétrécissement de l'espace mental des protagonistes.

La caméra qui suit omnipotente les tribulations de l'entourage de Georges Jones, le leader qui doit mener à la victoire, le parti travailliste, agit comme une torche monstrueuse.

Les visages sont grossis sans aménité, la laideur du local sans âme, saute aux yeux, mais les personnages n'en ont cure, ils se donnent en spectacle comme dans un psychodrame, ils sont sujets d'un film qui vampirise toute leur énergie, leur raison jusqu'à la débandade. En somme, il n'y a pas d'autre issue que la victoire ou la défaite. Qui pense à l'après ?

Nous n'imaginons pas le pouvoir castrateur de l'image ni celui de la langue de bois. Faute de maîtriser ces outils indispensables, Georges Jones présenté comme un homme politique intègre est acculé à une chute inexorable, lamentable.

La dimension shakespearienne à laquelle fait référence David HARE a pour effet de mettre en relief les fantasmes de chacun des protagonistes. Au point de non retour, les barrages s'écroulent emportant tout sur leur passage, les convictions, les rêves du parti.

Pour gagner une élection, il faut savoir mentir aux électeurs. C'est devenu une banalité de le dire, c'est la banalité du mal.

Dans sa mise en scène, la metteure en scène explore « méchamment » la névrose qui s'est emparée d'un parti politique chaviré de l'intérieur qui fait de son leader un pantin, un représentant de commerce, une baudruche.

Y a-t-il un lien entre le pouvoir aliénant de l'image et les films juste humains que nous nous faisons nous-mêmes, nos rêves sont nos premiers films. Comment ignorer que ceux qui arrivent au pouvoir sont ceux qui savent le mieux occuper le terrain des médias, pensons hélas à Hitler.

Ce n'est pas pour rien qu'à la fin du spectacle, nous voyons un homme tout nu égaré dans le bois de Vincennes, pauvre George Jones, l'arbre à poil qui cache notre forêt.

La distribution du spectacle est excellente. Dans le rôle de George Jones, Sidney Ali MEHELLEB dégage beaucoup d'humanité.

La scénographie particulièrement brillante fait le lien entre les projections sur écran et la présence des acteurs sur scène. La caméra violente d'une certaine façon notre perception. Elle agit comme une araignée, gobeuse de mouches qui cerne de toutes parts les protagonistes.

La démonstration est imparable, cyniquement effrayante. Elle interpelle tout citoyen.

Comme David HARE, la metteure en scène Aurélie VAN DEN DAELE n'a pas froid aux yeux, elle signe une mise en scène « coup de poing » spectaculaire !

L'Humanité

Le miroir très déformant de la social-démocratie.

Avec *L'Absence de guerre*, de David Hare, Aurélie Van Den Daele montre l'implosion du Parti travailliste britannique et celle d'une certaine politique.

Un compte à rebours égrène les secondes sur un écran pendant que le public s'installe et que les personnages prennent possession du plateau. Puis, dans un premier éclat, voici le temps suspendu, les acteurs se jettent dans une transe syncopée, les paralytiques se redressent, les corps s'affolent dans un volcan de sons et de lumières. Stop brutal. Tout et tous reprennent leur fonction. Cravates en place, costumes bien lisses, jupes bien droites, dossiers sur les bras, ambiance de besogne, de fièvre, au siège du Parti travailliste britannique, dans les années 1990.

Reprise du compte à rebours. Nouvel accès de folie... *L'Absence de guerre*, que met en scène Aurélie Van Den Daele, démarre sur ces heurts violents, peut-être libérateurs d'une tension au maximum. Puis, sur l'écran géant, en fond de scène, des images vidéo réalisées en direct (par Julien Dubuc), pendant les deux heures et demie du spectacle, prennent le relais. Tantôt pour montrer ce que l'on voit sur la scène, le plus souvent pour suivre les mêmes personnages dans les coulisses, où l'aventure continue. Un processus assez déroutant, qui mêle théâtre et image vidéo en continu.

David Hare, l'auteur, a pu suivre au plus près Neil Kinnock, alors chef de file du parti, et l'équipe de sa garde rapprochée à l'heure d'une échéance électorale qui faillit porter au pouvoir cette formation de la gauche sociale-démocrate. George Jones, interprété par Sidney Ali Mehelleb, est ce leader qui vit cette montée vers la victoire puis la chute vertigineuse face au parti conservateur qui, une fois de plus, sauva la mise. Les autres comédiens (Émilie Cazenave, Grégory Corre, Julien Dubuc, Grégory Fernandes, Julie Le Lagadec, Alexandre Le Nours, Marie Quiquempois, Victor Veyron) se partagent une quinzaine de personnages, sans répit aucun.

Les réseaux de l'Internet ne sont pas encore nés et les chaînes d'information en continu n'existent pas pour démultiplier à l'infini une parole creuse, que déjà une conception de la politique a pris ses distances d'avec les véritables aspirations populaires, vues à travers un miroir déformant. C'est ainsi d'ailleurs que George peut se livrer : « Tout ce qui arrive, les politiques s'en disent ravis. Quoi qu'il se passe, on fait comme si on l'avait prévu. C'est pour ça que je ne nous aime pas. Le métier manque totalement de dignité. On doit faire semblant de tout maîtriser. »

Plus profondément encore, c'est toute la question d'une conception de la politique et de son articulation avec les véritables aspirations populaires qui est posée. Dans un effet d'écho vibrant dans le monde contemporain.

Gérald Rossi
14 Janvier 2019

L'Absence de guerre : Jules César et le parti travailliste anglais en «direct live» au théâtre

Une mise en scène audacieuse et rock'n'roll

Drôle d'ambiance à la Cartoucherie de Vincennes. Le plateau du théâtre de l' Aquarium s'est métamorphosé en un bunker d'aluminium glacé. On se croirait dans une série anglaise qui adapterait un polar de John Le Carré. Des technocrates tirés à quatre épingles en costume trois-pièces, une cage d'ascenseur, des cigarettes et des revolvers dans les holsters... Au-dessus de leur tête, un écran géant sonne dangereusement le gong d'un compte à rebours.

3, 2, 1, 0. Comme une bombe, la tension qui tient si serré les impeccables costards de tweed s'envole. Sur un techno kick retentissant, le flegme britannique vole en éclat pour se déchirer dans la folie. La scène «pré-générique» de *L'Absence de guerre* promet du rythme. Le spectateur n'est pas déçu: il ne redescendra quasiment pas, malgré les 2h30 de spectacle.

Un thriller politique sous tous ses angles

En s'emparant d'une pièce du dramaturge David Hare, Aurélie Van Den Daele et le Deug Doen Group plongent dans l'Angleterre post-Hatcher des années 90. George Jones (Sidney Ali Mehelleb, impressionnant de souffle et de charisme) est le nouveau leader du parti travailliste, qui a peut-être enfin une chance de gagner les élections législatives. Il n'est pas comme les autres, aime Shakespeare et le théâtre classique. Autour de lui se déploie une équipe fidèle, que rejoint Lindsay Fontaine, la nouvelle conseillère en publicité du parti.

En politique, la communication est le nerf de la guerre, comprend-on. Qu'importent les idées ou les débats ; ils «n'existent pas» en période électorale. Les seules échéances qui tiennent sont les interviews télévisées et les meetings. Et malgré la droiture de Jones, les idéaux de gauche se ramassent contre le mur du jeu médiatique. En face, les conservateurs ont quelques coups d'avance. Ils sont plus roublards, plus tranchants, plus théâtraux. Pour George Jones, qui endosse le temps d'une scène une couronne de laurier, le véritable danger vient aussi de sa propre famille. Il devrait relire le Jules César du Shakespeare qu'il aime tant.

Sur scène, le QG du parti est doublé d'un déambulatoire en velours bleu, qui rappelle aussi bien les studios de cinéma où l'on incruste des images sur fond numérique que les «coulisses» de la vie politique où la novlangue se libère. Après cette scène, les personnages s'y retrouvent, filmés en direct sur l'écran géant. Ces trois fenêtres parallèles soulignent bien le lien entre théâtre et politique. La scène se retrouve de plus en plus vide. Signe de l'abandon du politique de la réalité quotidienne pour la télévision? Heureusement, la tension reste, grâce à une troupe de comédiens dirigés au millimètre et une bande-son très rock.

Aurélie Van Den Daele filme avec pessimisme la déliquescence du système démocratique. Soit la fin du débat au profit de l'avènement de l'image, qu'elle soit une, double ou triple. La politique, c'est la guerre et ça n'a rien de noble, nous dit-elle. David Hare tire peut-être le titre de sa pièce chez Spinoza. «La paix n'est pas l'absence de guerre», écrivait le philosophe. «C'est une vertu, un état d'esprit, une volonté de bienveillance, de confiance, de justice.» Ici, on en est loin.

Et puisque c'est la guerre, puisque Jules César n'est pas loin, il y aura des morts. Sur scène, les victimes quittent leur costume et la scène. Un homme file tout nu dans le bois de Vincennes. La caméra ne peut plus suivre, elle se coupe. Mort violente ou médiatique? Mais il paraît qu'en politique, on ne meurt jamais...



Théâtre du blog

C'est la guerre, comme l'annonce le prologue du spectacle : musique violente, vociférations et agitation hystérique des comédiens, dans une lumière bleutée, sur fond sonore agressif. Un panneau lumineux affiche : WAR !

Ce 11 novembre, une cérémonie célèbre la Grande guerre et la mémoire de ses morts. On brandit l'Union Jack, grand drapeau, symbole d'une nation conquérante. Une horloge électronique marque le compte à rebours. La caméra, omniprésente, relaye en gros plans, pour les mettre en exergue, discours et propos des personnages. Déroulé sur l'écran, un générique présente les personnages du drame.

Nous voici, après ce long préambule, dans les coulisses d'une campagne électorale : au Q.G. de George Jones, leader du parti travailliste qui, en première ligne et au plus haut dans les sondages, doit conquérir le pouvoir. Viennent les préparatifs et son équipe définit une stratégie de communication, un plan d'attaque contre les Conservateurs. L'efficacité doit l'emporter sur l'idéologie. A la veille de la bataille décisive, les doutes assaillent le leader (à l'instar de Richard III sous sa tente). Dans l'ombre de son cabinet fantôme, son futur Ministre des finances tarde à le soutenir et semble attendre son heure. Va-t-il trahir son camarade ? Rafales de sondages, débats sur la démocratie, engueulades sur les clivages droite/gauche et luttes intestines s'enchaînent...

George est pugnace mais trop spontané, trop maladroit, trop naïf parfois et... il ne sort pas d'Oxbridge. Son éloquence est muselée par les technocrates de la politique qui l'entourent. Il y a ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, lui enseigne-t-on : « Dire la vérité tout simplement, ce serait magnifique... Mais les mots n'ont pas seulement un sens, ils ont aussi un effet. » Un entretien télévisé conduit par une journaliste tueuse, signe son arrêt de mort. Et plus dure sera la chute...

Aurélien Van Den Daele a préféré à un docu-fiction, une mise en abyme baroque : « Un travail visuel et thématique inspiré de pièces de Shakespeare ». Au-delà du texte, elle procède par inserts : « Des cuts pour plonger dans une autre réalité, dans un autre temps, ou dans la tête de George Jones. » Ces séquences sont filmées en amont, mais surtout captées en direct, en dehors du plateau ou sur scène. Cette option produit une esthétique cohérente : la scénographe Chloé Dumas joue astucieusement sur la profondeur de l'espace, et la hauteur, sur un écran où s'affichent les moments hors-champ de la pièce et le titre des chapitres de ce feuilleton politique.

La pièce s'inscrit dans le droit fil de l'art de la politique propre à la dramaturgie anglaise, depuis William Shakespeare abondamment cité par David Hare. Son héros, faute d'avoir fréquenté les grandes universités, aime le théâtre. Il connaît et cite ses classiques, jusqu'à Molière.

L'Absence de guerre (1993) fait partie d'une trilogie sur le Parti travailliste, écrite après *Racing Demon* (1990) et *Murmuring Judges* (1991). L'auteur a suivi la campagne électorale de Neil Kinnock, leader de la gauche britannique au début des années 1990 et il a pu voir comment, pour conquérir le pouvoir, les dirigeants ont renoncé aux idéaux socialistes. Malcolm Pryce, ministre des finances du cabinet fantôme et traître de service, rappelle Tony Blair que le dramaturge évoquera plus tard dans *Stuff Happens* (2004) et dans *The Vertical Hour* (2006), notamment pour le rôle qu'il joua dans la guerre en Irak. Le conservateur Charles Kendrick, ennemi politique désigné, semble en fait moins dangereux que les Machiavel du camp de George Jones...

Cette absence de guerre s'avère en fait, pour une génération qui ne l'a pas connue, un combat impitoyable. Et le public français retrouvera ici ses hommes politiques et, au sein du socialisme, l'affrontement habituel entre utopie et réalisme cynique. Sidney Ali Mehelleb incarne avec finesse un George Jones nerveux dont le tonus cache des failles intimes. Grégory Corre, en traître inquiétant, lui donne la réplique dans une belle scène où les frères ennemis s'affrontent, filmés en direct dans un souterrain. En fait, dans un couloir du théâtre. Émilie Cazenave est plus convaincante en communicante, qu'en vieille militante travailliste, et Julie Le Lagadec offre une belle caricature de journaliste aux dents longues. Les neuf acteurs, dont quelques-uns interprètent plusieurs personnages, excellent dans le jeu en direct comme devant la caméra de Julien Dubuc qui les saisit au plus près, sur plateau et dans les coulisses. On ne regrettera pas ce voyage jusqu'à la Cartoucherie.

Mireille Davidovici

Toute La Culture.

Aurélie Van Den Daele et ses complices du Deug Doen Group poursuivent, après *Angels in America*, et les *Métamorphoses* d'Ovide leur traversée des mythologies contemporaines. Avec *L'absence de guerre* de l'auteur anglais David Hare, ils nous ouvrent une réflexion sur l'acte politique et sur notre époque. La pièce se joue à l'Aquarium à La Cartoucherie. Elle est splendide.

La pièce « L'Absence de guerre » est écrite en 1993 par David Hare, écrivain anglais à succès dans la lignée de Edward Bond; elle s'inspire de faits réels se déroulant lors d'une campagne électorale menée par le camp travailliste anglais. À l'approche des élections, au cœur du QG du parti, George Jones, candidat à la fonction de Premier ministre, et son équipe, s'affairent à la prochaine campagne. Venues du dehors s'abattent les sondages qui telles des paroles d'oracles règlent les débats internes et les stratégies comme les tactiques. Dans les bureaux du parti, les idéaux de gauche percutent en calamiteux renoncements le principe de réalité et son exigeant pragmatisme. L'histoire mi-fiction mi-reportage figure le parangon de l'affrontement entre idéalisme politique et conquête du pouvoir, entre la morale et la chronique de nos vies. Cette épopée captive à la façon d'une tragédie shakespearienne. Elle trace une leçon philosophique et le tableau de l'âme humaine. Shakespeare oblige, elle se finira par quelques morts.

Le terrible constat proposé par David Hare est celui amer de jeux politiques dépravés dans les alcôves corrompues des partis hermétiquement verrouillés. Au-delà, les médias feignent d'organiser le débat pour mieux le stériliser. Alors, puisque ce n'est pas un débat; en fait il n'y a jamais de débat; la seule analogie possible c'est avec la guerre, explique un personnage. Cette guerre qui ne dit pas son nom est une guerre en l'absence d'elle-même. Dans le même mouvement, les appétits, les égoïsmes et les compromissions désincarnent les membres de la famille artificiellement inventée par le parti, de l'armée trompeusement solidaire levée en vue de cette guerre et de la victoire espérée. Les êtres s'oublient. Ils sont eux aussi absents à eux-mêmes.

La pièce est vive et brillante. Aurélie Van Den Daele la transforme en une œuvre puissante où la beauté parfois est si violente que nous souhaiterions sidérés d'émerveillement pouvoir fixer l'instant. Plusieurs scènes sont magistrales. Par exemple, une scène de dispute captée en coulisse nous laisse bouche bée de ravissement. Cette scène offre au talent du comédien Sidney Ali Mehelleb, un piédestal jamais démenti durant les deux heures trente du spectacle.

Dans un vibrant tumulte, nous sommes transportés là où les protagonistes gesticulent et où se joue la lutte pour le pouvoir. L'agitation et la cacophonie s'écrivent nécessaires, car la guerre, quand il ne se passe rien, c'est que ça ne se passe pas bien. La scénographie mêle vidéo en direct et théâtre. Le plateau est divisé en son milieu par un écran de verre surmonté d'un écran vidéo. À cour et à jardin des couloirs s'évadent et finissent de créer un espace scénique mentalisé étendu à l'infini et où hors champ et plateau s'intriquent. L'histoire captivante est servie par des comédiens merveilleux jamais débordés et au jeu entier, un jeu radicalement impliqué au bord du dépassement et de l'urgence. On pense à Ivo Van Hove ou à Anne-Cécile Vandalem qu'Aurélie Van Den Daele vient de rejoindre dans la cour des grands metteurs en scène. Son geste est riche d'une grande technicité, d'un admirable art du rythme, d'une direction d'acteurs rigoureuse et d'une sorte de gaieté diffuse qui baigne l'ensemble de la pièce. Une gaieté qui signe l'envie et l'intelligence de la créatrice. Le spectacle chaudement applaudi nous laisse à notre émerveillement et à nos interrogations sur le monde en marche. Nous aurons vu peut-être la meilleure pièce de l'année.

David Rofé-Sarfati

11 janvier 2019

Holybuzz

Culture & Spiritualité

« L'Absence de guerre » est d'abord l'histoire très documentée des élections perdues par le parti travailliste en 1992, David Hare – cet auteur aussi célèbre dans son pays qu'inconnu en France – ayant réellement eu accès à ses arrières-cuisines, dans lesquelles on forgeait l'image d'un candidat.

Le fort contraste entre le décor, technique, froid, impersonnel et la mise en évidence des passions qui possèdent des candidats et conseillers en permanence au bord de l'explosion psychologique rend parfaitement compte de l'univers ambivalent du pouvoir.

Les rôles sont bien incarnés, au point que l'on se met à éprouver de la sympathie pour chacun de ces rouages humains qui se sont donné à la cause de leur parti. On réalise bien comment des personnes dont les parcours personnels sont complètement différents peuvent se retrouver dans une communion de joies et de souffrances partagées qui va aller jusqu'à supplanter leur vie de famille (« moi, ma femme m'envoie des polaroids, comme cela je peux voir grandir les enfants » dit l'un d'eux). Et surtout, puisque c'est le cœur de la pièce, comment le fait de fabriquer un candidat trop lisse l'empêche de recourir à ses talents et instincts personnels au point de le mener à l'échec.

Cette pièce est d'une certaine façon le procès des candidatures qui sont le fruit de stratégies de communication, elle est donc d'une actualité brûlante.

Pierre François
janvier 2019



Guerre sans paix

Avec *L'Absence de guerre* de David Hare, Aurélie Van Den Daele donne à voir le monde impitoyable de la politique côté coulisses avec une mise en scène clinique et fascinante et des comédiens fabuleusement investis.

Le temps est venu pour de nouvelles élections au Royaume-Uni. Le parti travailliste, toujours perdant, voit tout d'un coup ses chances s'élever pour entrer au 22 Downing Street. Mais voilà, son leader, George Jones, ambitieux et charismatique, est beaucoup trop pur pour combattre dans l'arène politique. Au moindre faux pas, sa confiance en lui vacille. Autour de lui, une équipe prête à le défendre becs et ongles. Ou à l'enfoncer, c'est selon. Car si la guerre est absente, tous les coups sont pourtant permis...

David Hare a réellement suivi de près des élections, dans le camp travailliste, persuadé alors de réussir enfin une bonne fois pour toutes à diriger le pays. Mais il assista à une dégringolade en bonne et due forme, une chute sensationnelle après l'ascendance inespérée. Une manne finalement pour l'auteur qui en écrivit cette pièce qui a toujours une forte résonance avec l'actualité, surtout en cette période de Brexit qui semble tout remettre en cause.

La metteuse en scène Aurélie Van Den Daele à qui on devait l'année dernière le brillant *Angels in America* s'empare de ce texte en y distillant tout ce qui fait sa singularité : décor froid et clinique, même troupe de comédiens (tous excellents), coulisses apparentes, bande son efficace (il est bon de réentendre le *Bloody Sunday* de U2 qui fait écho aux bouleversements intérieurs du leader en proie au doute)... Pendant 2h30, on assiste, impuissants, à la chute inexorable d'un homme (et dans le même mouvement, de son parti). Le public, voyeur, est captivé par cette explosion en plein vol. Pire, il l'attend même, tandis que George Jones se révèle un anti-héros attachant,

ambivalent, fascinant, prêt à mettre son corps et son âme sur la balance pour réussir. De fait, la scénographie reflète tous ses états.

Sur le devant de la scène, les protagonistes montrent ce qui est permis de voir par le public. Les rouages d'un parti au travail pour gagner des élections qui semblent à portée de main. On y voit leur plan de bataille, les angles à aborder face aux médias, l'amitié et les inimitiés également entre ces hommes et femmes qui sacrifient tout pour réussir, jusqu'à leur vie privée. Puis, derrière un mur transparent tout en verre, c'est là que le spectacle se joue : les coulisses du pouvoir. La plupart des scènes s'y déroulent (sans compter une dans le public, sans doute l'une des meilleures). Car ici, c'est l'envers du décor qui nous est dévoilé, meurtri de coups bas, de tactiques, de d'infidélités, de doutes. Et surtout, Aurélie Van Den Daele donne à voir l'inconnu, l'inmontrable : les relations humaines qui n'osent se donner de face. Grâce à une caméra et un écran géant, on suit en permanence ce qui se passe dans la psyché des personnages, dans l'invisible, quitte à laisser la scène totalement dénudée et inhabitée (ce qui peut surprendre et déranger). Là, on perçoit les réels tourments de ces personnages en ordre de bataille. Là, se jouent tous les mauvais coups. Là, se perdent toutes les illusions.

L'Absence de guerre est ainsi plus qu'une pièce. Grâce à ce système de caméra embarquée, elle devient performance artistique d'art contemporain. En plus des comédiens, on ne peut que saluer le caméraman, personnage invisible mais sans qui cette pièce n'aurait pas le même intérêt qui séduit autant qu'il gratte. Dépêchez-vous, il n'y a plus que quelques représentations pour découvrir les arcanes du pouvoir...

Cette pièce de David Hare nous montre la montée en puissance de membres importants d'un parti politique progressiste anglais (Grandeur et misère du Labour) au cours d'une bataille électorale que le spectateur vivra en direct. Ceux-ci et plus particulièrement, leur candidat George Jones, vivent la terrible confrontation qu'ils ont chaque jour avec leurs adversaires du parti conservateur. Lui, George Jones, est un jeune loup travailliste, partagé entre sa culture de jeune homme qui a encore un pied dans la culture hip-hop et l'autre dans la meute politicarde. Dans ce milieu, il faut avoir une réactivité à toutes épreuves. Avaler des couleuvres est un métier, il l'a appris, cependant, il a du mal à être corps et âme le candidat idéal pour son parti qui l'observe jusque dans les moindres détails. Qu'il fasse un faux pas et c'est toute la cordée qui plonge !

On tremble en comprenant que les embuscades se préparent tant chez ses adversaires voire des médias pernecieux que chez ses bons camarades. En politique, c'est David Hare qui nous le fait comprendre, les plus belles idées sont toutefois portées par des hommes et par des femmes qui ont leurs exigences, leurs belles certitudes mais également leurs fragilités jusqu'à fabriquer leurs propres écueils. Il en sait quelque chose lui dont les pièces dénoncent la corruption du pouvoir et de l'argent ou les dérives du système social anglais.

C'est ce que l'auteur a voulu nous dire lorsqu'il écrivit *L'Absence de guerre*. En 1993, il créait le lieu d'un affrontement pour la conquête du pouvoir dans un récit-fiction historique. S'étant largement inspiré de faits réels, il avait suivi la campagne électorale du parti travailliste au début des années 90. David Hare y imposait son affection pour Shakespeare, donc, George Jones adorera Shakespeare. Et c'est de la sorte que le Deung Doen Group, troupe pour un travail collectif, a pris soin de sous-titrer la pièce « Thriller politique à dimension shakespearienne » !

Le théâtre des formes immersives multimédia La mise scène d'Aurélie Van Den Daele (artiste associée au Théâtre de l'Aquarium) devait réactualiser la situation. Avec Deung Doen Group, elle reprend avec une belle pertinence

cette histoire de campagne électorale version 2019.

Le système utilisé est ce mélange de théâtre et de vidéo qui commence à être de plus en plus et heureusement de mieux en mieux utilisé en théâtre et technologies. Le théâtre multi média est souvent subversif (pour citer Julien Gosselin *Les Mots - Mao I et II - Les Noms* de Don De Lillo) parfois, il est revisité (troupe catalane "Insectotropis" avec son mélange psychédélique de théâtre, de peinture, danse, musique et vidéo qui se raconte, sur une scène à 360 degrés en forme de cube géant sur un fait d'actualité marquant) ou encore, une pionnière, Méline Bomal (RUBY THEATRE) qui interroge le rapport avec le public à travers différentes formes que sont théâtre frontal, musique, chanson, concerts, films et photographie...

Alors, dans ce théâtre des formes immersives, on revit grâce au texte, à la scénographie, au jeu des comédiens, à la mise en scène, à la vidéo, à la musique et à la lumière qui invitent à une expérience esthétique fulgurante.

L'utilisation des prises de vues pour des longs plan-séquences en direct caméra au poing du cadreur est-ce simplement de la performance ? La limite est ténue entre théâtre et démonstration ou performance mais le Deung Doen Group est parfaitement à l'aise dans son dispositif qui invite les spectateurs à regarder tout à la fois un écran géant et la scène.

Cette façon de bousculer le jeu de l'acteur apporte une intensité palpable à l'intrigue. Il renvoie le spectateur aux tonnes d'heures ingurgitées devant les journaux télévisés. En conséquence, la mécanique fonctionne puisque le champ virtuel représenté par l'image et par le reportage-vidéo laisse ensuite la place à la seule réalité, la vie, qui se déroule au fil d'un spectacle vivant sur le plateau.

En cela, nous restons dans l'univers du théâtre. Or, dans le monde sans pitié de la politique, la comédie n'y fait-elle pas bon ménage ?

Patrick du Come

25 janvier 2019

LA THÉÂTRALITÉ EN QUESTION

L'absence de guerre est un thriller politique qui emmène le spectateur dans les coulisses d'une campagne électorale sur le sol britannique. George Jones appartient au parti travailliste. Alors que la campagne s'annonce compliquée, un rebondissement politique lui permet de saisir la chance d'apparaître dans la lumière médiatique pour emmener son parti au pouvoir.

Dès lors le spectateur assiste au machiavélisme et au cynisme d'hommes et femmes à la conquête du pouvoir, quels que soient les obstacles à franchir. « Tu comprends, les gens croient que les élections, ça se gagne à coups d'arguments... Ils croient que quand un homme politique parle, c'est un acte raisonné. Mais pas du tout. C'est une stratégie. C'est une prise de position. Ce n'est pas un débat. En fait, il n'y a jamais de débat. » proclame le conseiller politique de Jones. Le texte écrit en 1993 par David Hare, appartient à une trilogie qui explore, sous forme de chroniques sociales et de comédies de mœurs, l'Angleterre de la fin du siècle. Le ton est sévère vis à vis des politiques de tout poil. L'actualité politique et sociale française donne aujourd'hui une nouvelle coloration au texte britannique.

L'absence de guerre interroge par les mots la citoyenneté occidentale contemporaine, la mise en scène d'Aurélien Van Den Daele interroge le regard du spectateur et la théâtralité de la fiction. Le plateau, siège du parti, est surplombé d'un écran géant sur lequel est vidéoprojeté tout au long du spectacle gros plans et plans américains des comédiens. Le mur de fond de scène, vitré, laisse apparaître un autre espace scénique occupé par les comédiens, tandis que la partie jardin, seulement visible du caméraman, est occupée par un couloir allant vers le fond de scène.

Le caméraman qui travaille au Steadicam retransmet le discours des personnages invisibles du spectateur sur le grand écran. La performance technique est remarquable. L'importante alternance des plans séquence dans les espaces OFF avec le jeu des comédiens en scène, la musique sous tension, donnent une réelle urgence à la pièce de Hare dans laquelle la théâtralité finit par se dissoudre au profit du tout-cran et d'une fiction plus cinématographique proche des séries américaines qui ont tant de succès. L'écran captif, les mouvements permanents des comédiens dans des espaces éclatés, font leur effet. Si le spectateur, hyperstimulé, perd en sensibilité pour absorber le point de bascule dramatique et la chute de l'anti-héros, le spectateur ne peut que s'incliner devant la force du dispositif scénique et le rythme des comédiens.

la terrasse

Artiste associée au Théâtre de l'Aquarium depuis 2014, Aurélie Van Den Daele met en scène *L'Absence de guerre* de David Hare. Un thriller politique qui mêle fiction et récit historique.

***L'Absence de guerre* s'inspire de la vie politique britannique du début des années 1990. Comment est née cette pièce ?**

Aurélie Van Den Daele : David Hare est un auteur qui travaille souvent sur la frontière entre le réel et la fiction. Il a écrit *L'Absence de guerre* en 1993, après avoir suivi Neil Kinnock, le chef du parti travailliste de l'époque, lors d'une campagne électorale. David Hare est donc entré dans les arcanes de son équipe de campagne et a imaginé, à partir de ce dont il a été témoin, une pièce de fiction. Cette pièce aurait dû être le récit d'un couronnement, puisque le parti travailliste était donné gagnant dans les sondages, mais elle s'est finalement révélée être le récit d'une chute.

On entre donc dans cette campagne comme dans une sorte de thriller...

A. V. D. D. : Oui, car *L'Absence de guerre* est une pièce construite à partir d'un procédé de suspens assez cinématographique. On suit, pas à pas, le parcours de ce leader qui a l'air d'être quelqu'un de pur, de vouloir contribuer à une forme de vérité, d'idéal... De plus, il s'agit d'un homme qui aime beaucoup le théâtre. C'est une possibilité pour lui d'échapper à une réalité biaisée, une réalité faite de chiffres, d'analyses, de données statistiques... Il exprime, à travers sa passion pour le théâtre, un désir de fiction, d'exaltation, une soif d'absolu.

« *L'Absence de guerre* est une fable sur les sphères de la politique et sur les êtres humains qui les incarnent. »

Comment traitez-vous cette dimension, que vous qualifiez de shakespearienne, dans votre mise en scène ?

A. V. D. D. : À travers des décrochés, des espaces mentaux qui correspondent à un inconscient collectif que ce leader politique cultive. Cet inconscient renvoie à de grandes figures de pouvoir comme Jules César ou Coriolan...

Vous créez *L'Absence de guerre* après avoir mis en scène *Angels in America, pièce de Tony Kushner qui porte un regard sur l'Amérique des années 1980. Quel sens donnez-vous au lien que vous établissez, de spectacle en spectacle, entre théâtre et histoire ?**

A. V. D. D. : Ce lien est l'une des choses fondatrices de notre compagnie, le DEUG DOEN GROUP, sans pour cela chercher à faire un théâtre historique. J'aime me replonger dans des événements qui ont marqué l'histoire, parce qu'ils permettent une mise en perspective de notre présent. À travers cette pièce, j'ai eu envie de m'interroger sur l'évolution du monde politique depuis une trentaine d'années, sur la façon dont ce monde est tombé dans l'hyper-communication, dans la folie des sondages, dans le règne des phrases choc, de l'image au mépris des idées, du storytelling... *L'Absence de guerre* est une fable sur les sphères de la politique et sur les êtres humains qui les incarnent. Une fable qui résonne de manière extrêmement forte avec ce que nous vivons aujourd'hui.

* Critique dans La Terrasse n° 238, décembre 2015.



Angleterre. Le charismatique leader du Parti Travailleiste, George Jones, a enfin une chance d'accéder au pouvoir lors des prochaines élections. On plonge au sein de son équipe de campagne qui vit au rythme des sondages, de la préparation du discours à la Chambre des Communes, des débats sur le programme et sur ce qu'on peut et doit dire, le tout sous l'œil de la conseillère en image. George Jones a un gros capital de sympathie, mais il a aussi des faiblesses. Il a des lacunes en économie, il est trop naïf, trop spontané et trop confiant. On le suit dans cette course au pouvoir haletante, épuisante où s'usent les nerfs de ses collaborateurs. Saura-t-il rester un leader incontesté au fil des discours et quand il sera questionné par une star de l'information télévisée ? Comme dans les tragédies de Shakespeare n'est-ce pas toujours de l'intérieur que vient la trahison ?

La pièce a été écrite en 1993 par un des plus grands dramaturges britanniques contemporains, David Hare, très attaché à un théâtre politique qui s'attache aux dérives du système politique et social anglais. David Hare a suivi la campagne électorale du parti travailleiste au début des années 90, un parti qui semblait sur le point de gagner les élections, mais qui les perdra. Les questions politiques soulevées par la pièce sont toujours d'actualité et ne concernent pas que le Royaume-Uni. Dans la conquête du pouvoir faut-il tout dire aux électeurs ou faut-il occulter certaines décisions impopulaires que l'on prendra de toute façon une fois élu, faut-il donner la priorité au programme ou à la construction de l'image du leader, et si cette dernière devient primordiale quelle place restait-il au citoyen et à une démocratie véritable ?

La mise en scène d'Aurélie Van Den Daele nous entraîne au cœur du Parti pour cette lutte sans pitié. De podium en émission télévisée, les couloirs du QG de campagne bruissent des débats entre membres de l'équipe, de leurs inquiétudes face à ce leader qui ne se prépare pas assez, trop confiant qu'il est dans sa capacité à convaincre. Le rythme est rapide. À l'image des personnages qu'ils incarnent les acteurs sont toujours sous pression et dans l'urgence. La vidéo est omniprésente, couvrant à la fois ce qui est dans le champ et hors champ. Des séquences filmées sur le plateau - un cadreur suit les personnages dans le QG - succèdent à des séquences hors champ - le discours du Ministre des finances du cabinet fantôme, les interventions du Premier Ministre conservateur à la télévision, l'émission de télévision menée par une star de l'interview politique.

Il faut aussi saluer la performance des acteurs. Sur scène tout ce monde vit, s'inquiète, espère ou désespère. Sidney Ali Mehelleb incarne le leader du Parti travailleiste, énergique et séduisant, qui croit en sa bonne étoile. Alexandre Le Nours est son conseiller politique, qui l'admire mais connaît ses faiblesses et doute. Grégory Corre est le Ministre des finances du cabinet fantôme. Élégant, sorti tout droit de Cambridge il évoque Tony Blair. Marie Quiquempois est la conseillère image observant d'un œil attentif son client et les sondages. Julie Le Lagadec incarne une intervieweuse mémorable qui s'attache à sa proie avec une pugnacité déstabilisante.

En montant ce texte Aurélie Van Den Daele fait œuvre citoyenne car ce thriller politique a gardé, vingt-cinq ans après son écriture, toute son actualité. Ce dont il est question, c'est de l'avancée d'un courant libéral implacable, de professionnels qui considèrent que la politique est chose trop sérieuse pour la laisser à la portée des citoyens considérés comme un marché à conquérir coûte que coûte. Le conseiller politique dans un reste de lucidité demande « Qu'est-ce qu'on a ? On est vraiment cyniques à ce point ? On est tellement arrogants qu'on s'imagine que les gens ne le voient pas ? » Cela sonne comme un avertissement pour nos sociétés démocratiques et présenté ainsi c'est passionnant.